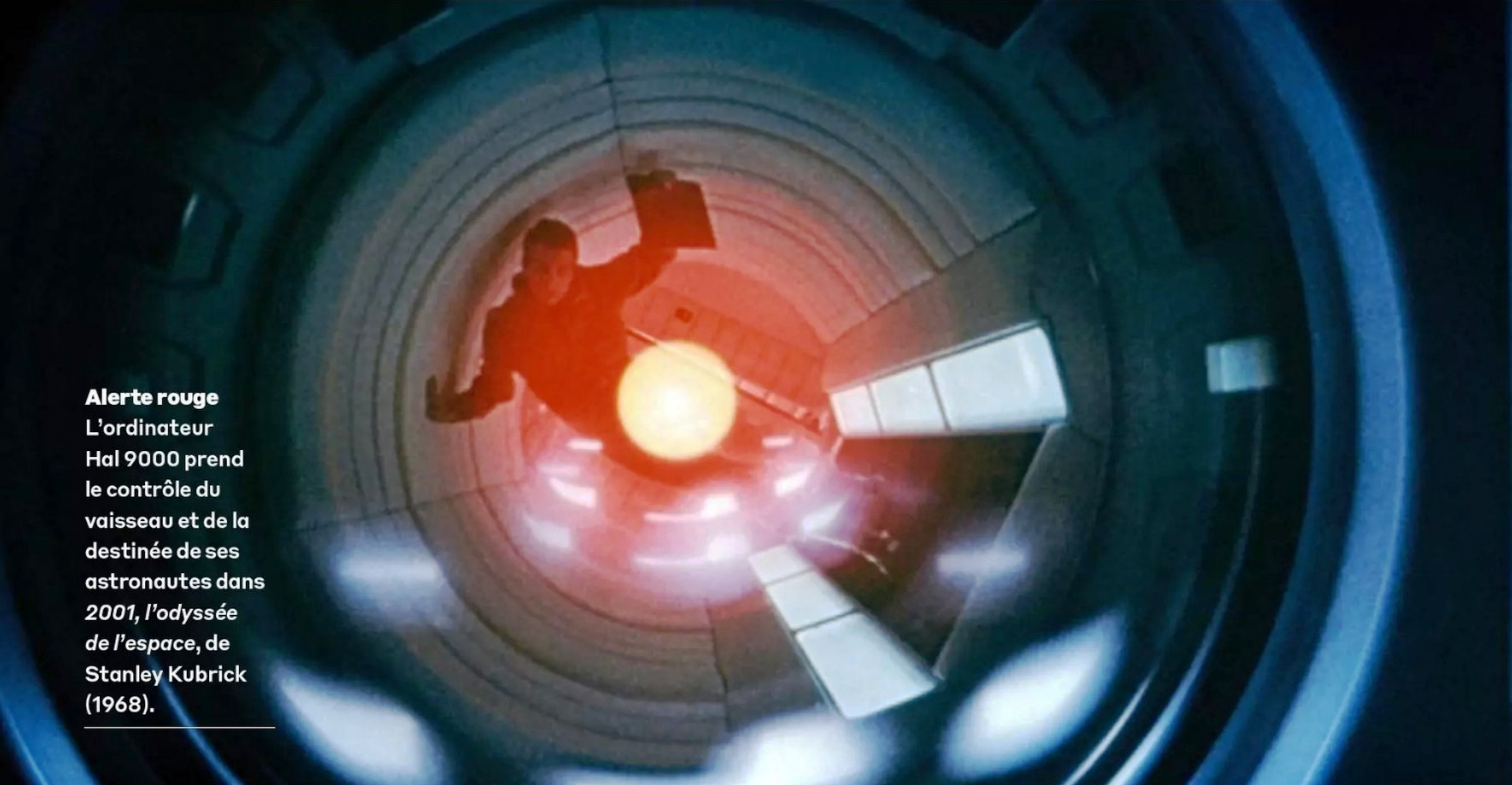




Alerte rouge
L'ordinateur
Hal 9000 prend
le contrôle du
vaisseau et de la
destinée de ses
astronautes dans
*2001, l'odyssée
de l'espace*, de
Stanley Kubrick
(1968).

Le vertige d'un avenir contrôlé par la machine

Comme toute mutation civilisationnelle, l'IA génère une peur de voir l'humanité dépassée par sa propre création. Un sentiment partagé jusque chez les scientifiques. **PAR STÉPHANE ENCEL**

Aujourd'hui, l'intelligence artificielle conjugue si bien tous les paradoxes, toutes les attentes, toutes les folies, tant des scientifiques que du public à travers le monde, qu'on en oublierait presque qu'elle fêtera en 2026 ses 75 ans d'existence ! Son histoire est constituée de creux et de bosses ; si seules ces dernières captivent le public, et donc les investisseurs, force est de constater que l'IA a traversé plusieurs déserts qui rappellent que les investissements dépendent de nouveautés significatives et d'une capacité à faire rêver.

À la différence de la mécanique quantique, connue pour être incompréhensible pour le commun des mortels, l'intelligence artificielle paraît simple et accessible, et aisément utilisable par le biais des IA génératives et des androïdes. Pourtant, les malentendus remontent au petit séminaire de Dartmouth, à l'été 1956, où John McCarthy fit accepter l'expression « intelligence artificielle » à la vingtaine de chercheurs réunis. On sait bien que si le terme « intelligence » désigne en anglais une masse de renseignements, en français il possède une dimension bien plus subjective, impliquant une conscience.

Ce terme ne finit pas de poser des problèmes d'interprétation et de nourrir un irrationnel problématique. Les malentendus ont des conséquences incalculables et dommageables. La science et la technique, depuis l'Antiquité, servent les intérêts du groupe – cités, États... – et demandent à être expliquées, au moins aux plus curieux. Au XIX^e siècle, l'avènement de la civilisation industrielle, donc des machines, fit naître chez certains intellectuels, auteurs, artistes, une méfiance craintive : et si la machine prenait le pouvoir ? Et si l'homme devenait une machine ? Et si l'humain devait payer de sa vie son orgueil démesuré ?

Même si ce ne fut pas forcément l'intention première, le succès du *Frankenstein* de Mary Shelley, sous-titré *ou le Prométhée moderne*, fournit à partir de 1816 une base de réflexion à ceux qui ne partagent pas l'enthousiasme des scientifiques. Les critiques se multiplièrent après la Grande Guerre contre la « machine » – qui fit des millions de victimes –, dénommée « robot » dans la pièce *RUR*, de Karel Capek, en 1920, et dans des œuvres aussi fortes que celles d'un Oswald Spengler (*L'Homme et la Technique*, 1931) ou de Georges Bernanos, auteur d'un ouvrage critique en 1946: *La France contre les robots*.

Utopies et dystopies

Toute science s'accompagne d'une pensée métaphysique, construite par les philosophes et/ou les scientifiques, qui l'insère dans une vision programmatique de la civilisation. Le projet Manhattan, lancé après la lettre d'Einstein informant Roosevelt de l'avancée probable des recherches nazies, avait une dimension existentielle, de vie ou de mort, du bien contre le mal. Son objet devint plus flou après la défaite allemande et l'on connaît l'effroi d'un certain nombre de scientifiques à la suite de Hiroshima et de Nagasaki, dont Robert Oppenheimer, qui déclara notamment que les « physiciens connaiss[ai]ent désormais le péché » et le philosophe Günther Anders, qui devint le plus grand détracteur moral de cette science débridée.

Mais, à lire Norbert Wiener, père du « contrôle des machines », la cybernétique, le danger est consubstantiel à un domaine de recherche qui postule, dès la fin des années 1940, que la question de la faisabilité d'une tâche ne se posait plus aux machines, mais seulement celle du temps nécessaire pour y arriver. Ainsi, Wiener, en métaphysicien, se demandait ce qu'il ne faudrait jamais déléguer aux machines, répondant: la prise ultime de décision. Et le scientifique d'évoquer le golem pour qualifier un domaine qui échappait à ses créateurs. Voici donc le socle complexe et fragile des réflexions sur l'IA: autant d'utopies (Elon Musk, Raymond Kurzweil...) que de dystopies (*Terminator*, *Matrix*...). On comprend encore mieux que les mythes fondateurs liés à l'IA pointent tous du doigt

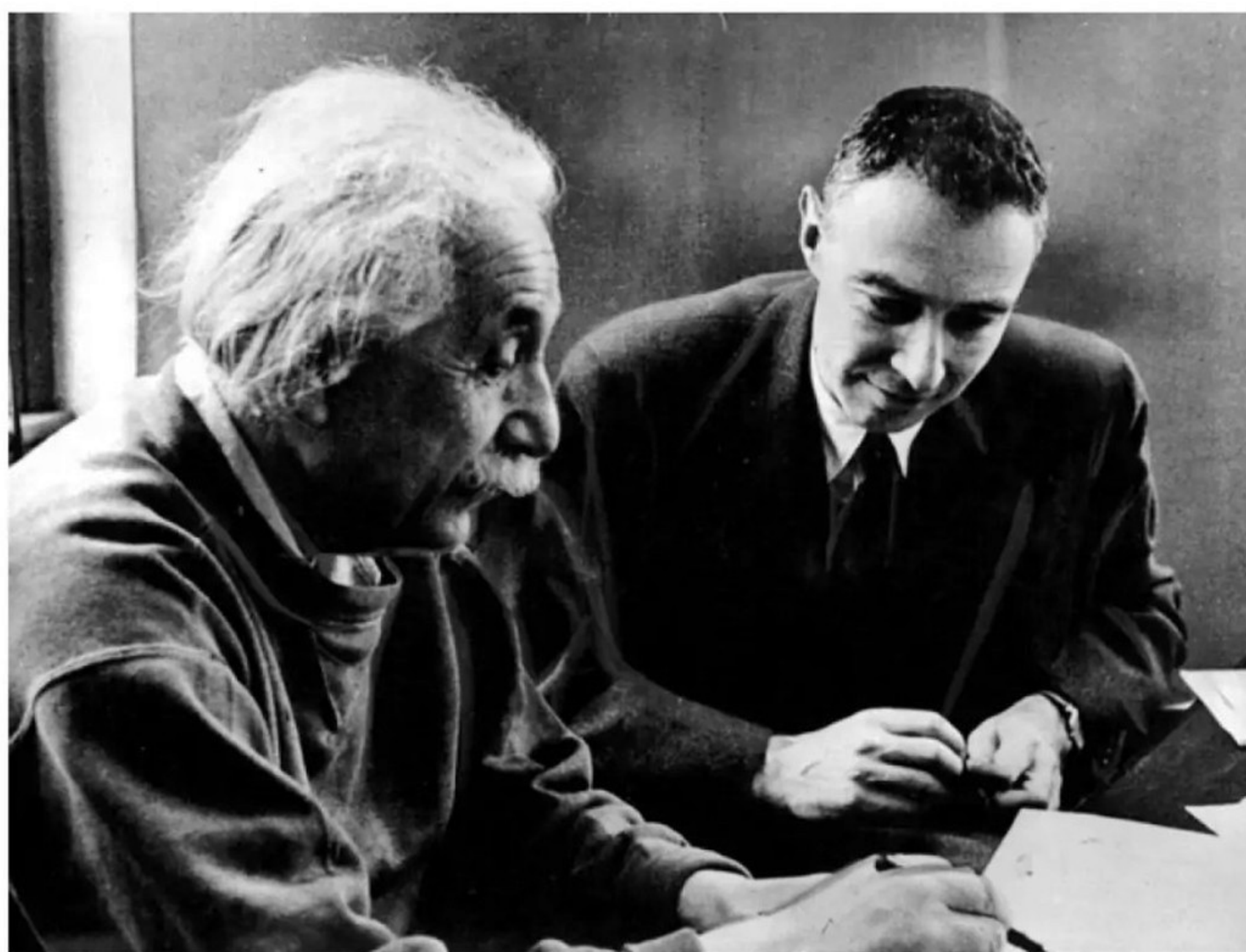


Futur antérieur C'est au dramaturge Karel Capek que l'on doit le néologisme « robot » (du tchèque *robota*, « travail », « corvée »), dans sa pièce *RUR*, en 1920. Elle met en scène des androïdes dotés de sensibilité qui finissent par se révolter contre leurs créateurs. Un thème devenu récurrent en science-fiction.

LOC/AURIMAGES

l'orgueil humain et sa punition: Adam et Ève, Prométhée, Faust, le golem, Frankenstein... Difficile de s'en défaire, puisque l'Occident est pétri de culture judéo-chrétienne; les civilisations extrême-orientales n'ont pas du tout la notion de péché inhérent à l'orgueil humain, mais au contraire la quête d'une harmonie du tout, incluant également les machines.

Face à une science qui bouleverse notre quotidien et promet de révolutionner l'humanité, il faut constamment remettre sur le métier la définition de ce domaine – ce qui est loin d'être aisé, de l'avis même des scientifiques –, le cadre éthique dont on doit le doter, qui évolue aussi à mesure des formidables avancées de ses applications, mais aussi la façon de le présenter au public: ce dernier point est fondamental car il conditionne le dynamisme des investissements et ce que l'humain veut faire de cette technique, donc de lui-même. Or peu d'intellectuels aujourd'hui sont capables de comprendre l'IA et peu de scientifiques osent sortir de leur spécialisation pour penser l'IA... De cette capacité à dire dépend la capacité d'agir et de celle-ci le destin d'une humanité désenchantée qui se cherche de nouveaux avènements. ■



PAUL POPPER LTD/SUPERSTOCK/AURIMAGES

Atomes crochus Les physiciens Albert Einstein et Robert Oppenheimer, à l'origine de la bombe A – ou quand la science franchit le point de non-retour.